

Anthologie des Nouvelles

Le Vaisseau Noir

Guillaume Dhalluin

Parue sur



<http://www.jrrvf.com>

© 2004, Guillaume Dhalluin & JRRVF

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*En mémoire de John Kitts,
du contre-amiral Howard Hatecraft
et de l'équipage du HMS Stamford Bridge.*

Qu'ils reposent tous en paix.

*Guillaume Dhalluin
Alias Gurthang*

Novembre 2004

PROLOGUE

Puisque mon navire et moi avions acquis quelque notoriété au cours de la Seconde Guerre Mondiale, je fus tout naturellement désigné pour accomplir ce que l'amiral Allenbrough désigna comme une "mission de relation publique" et qui allait se terminer pour moi et mes hommes en un cauchemar dont je ne me suis pas encore éveillé aujourd'hui. Je commandais depuis 1941 le HMS *Stamford Bridge*, dont j'avais auparavant été le second. Bien que mon destroyer se retrouvât sans cesse engagé dans de dangereuses opérations dans l'Atlantique Nord — de la très connue traque du *Bismarck* à l'escorte de convois vers l'URSS — il survécut à la guerre, ce qui ne fut, hélas, pas le cas de tous les hommes de mon équipage. Dans le même temps, les propagandistes de Londres attribuèrent au *Stamford Bridge* une douzaine de U-Boots coulés. En ce qui me concerne j'évalue ce chiffre à quatre, certaines de mes prétendues victoires étant totalement fantaisistes, comme ce Type IXc soi-disant coulé au large des Hébrides en mars 1943 que l'on retrouva intact en rade de Saint-Nazaire deux ans plus tard, ou ce fameux XVIIb qui fut en réalité détruit par un appareil du Coastal Command alors même que tous les lance-grenades du *Stamford Bridge* étaient paralysés par la glace et notre stock de torpilles à zéro. Mais je n'écris pas — hélas — pour rétablir quelque vérité historique, mais pour relater les faits hautement tragiques qui se sont produits au large de la Nouvelle-Zélande en février 1947 et qui conduisirent à la disparition du *Stamford Bridge*.

Cette "mission de relation publique" qui m'avait été confiée par l'amiral Allenbrough était, comme on s'en souvient sans doute, de mener une enquête sur la disparition d'un autre destroyer de la Royal Navy, le HMS *Demeter* qui envoya un dernier message radio le 27 octobre 1946 alors qu'il se trouvait à cent milles d'Auckland avant de s'évaporer mystérieusement, sans qu'une flottille australienne dépêchée sur place ne puisse rien découvrir. L'affaire ayant fait grand bruit (la presse soutenant que cela ne pouvait être l'œuvre que d'un sous-marin japonais particulièrement hargneux ou alors un coup des soviétiques protégeant une base secrète antarctique) l'Amirauté, vivement encouragée par Downing Street, ne mobilisa rien de moins que son "meilleur destroyer" commandé par son "meilleur officier", soit en l'occurrence le bon vieux *Stamford Bridge* ainsi que moi-même, capitaine de frégate Alan Pearson.

Pour l'occasion, des journalistes devaient embarquer, ainsi que l'un peu trop vite nommé contre-amiral Howard Hatecraft. Cet homme avait été un excellent officier pendant toute la guerre, et un ministre avait cru bon de lui octroyer le rang d'amiral et un poste administratif quelconque au lieu de le laisser prendre tranquillement sa retraite dans sa maison de Whitby. Cette enquête était donc hautement politique, et constituait d'un point de vue purement militaire une opération des plus douteuses (une escadre et des navires d'une autre importance que l'anecdotique *Stamford Bridge* aurait été nécessaire, mais la flottille australienne n'ayant rien découvert l'Amirauté était persuadée que l'on ne saurait jamais ce qui était arrivé au *Demeter*) dont nous aurions pu rire longtemps si tout cela n'avait pas tourné à l'horreur pure. Mon ton léger donnera une idée au lecteur de l'humeur plutôt désinvolte qui précédait notre départ, même pas troublé par la pensée de la mort probable de tout l'équipage du *Demeter* : la guerre nous avait habitué et endurcis à ces annonces.

Deux semaines avant l'appareillage, je reçus une lettre du docteur Morris Seward, directeur d'un hôpital psychiatrique à Purfleet, dans l'Essex. Il était désolé de me déranger,

mais l'un de ses patients, William Murray, souhaitait me faire quelques révélations au sujet de la disparition du *Demeter*, qui, croyait Murray, me seraient forts utiles. Selon le Dr. Seward, Murray était un ancien officier de la Royal Navy, seul survivant de l'HMS *Ligeia*, destroyer disparu dans l'océan indien en 1907, et traumatisé par cette tragédie. En tant que marin et officier, je pris immédiatement en pitié ce pauvre homme, pensant le comprendre mieux que quiconque. Je me rendis donc à Purfleet, et eut avec Murray un entretien des plus curieux qui ne devait prendre tout son sens que quelques semaines après, et trop tard.

Je découvris un homme qui bien qu'à l'évidence déséquilibré était la plupart du temps tout à fait cohérent dans ses propos, quoique terrorisé par ses souvenirs. Murray ne pouvait se défaire de son passé qui le hantait jour et nuit à ce qu'il m'expliqua, ayant vu selon ses propres termes « ce qu'aucun homme ne devrait voir, ce qui ne devrait pas être ». Presque immédiatement après le début de notre conversation, il m'enjoignit de renoncer à l'expédition, et de tout faire pour qu'aucune ne soit tentée. Lorsque je lui demandai pourquoi, il répondit que je ne trouverais rien, ce que je savais déjà, je le lui dis franchement.

Il n'eut aucune difficulté à comprendre que la croisière du *Stamford Bridge* était destinée à rassurer l'opinion, et changea immédiatement d'argumentaire. Au contraire, j'allais trouver quelque chose, contre lequel je ne pourrais rien et qui me détruirait, m'assurait-il à présent. Cette chose avait déjà détruit le *Ligeia* en 1907 et il ne doutait pas qu'elle eût aussi annihilé le *Demeter*. Je lui demandai comment il pouvait, de Purfleet, être sûr de quelque chose qui s'était produit à des milliers de milles de là, il exhiba un journal local, la *Westminster Gazette*, en date du 1er novembre 1946. Il avait souligné une phrase dans un article sur le *Demeter*, qui donnait un extrait du dernier message envoyé, message par ailleurs très mauvais et fortement sujet à caution. Cela disait : « Etrange navire de pierre noire volant — essayons d'en savoir plus ». Je lui révélai alors que le message était quasiment inaudible et que les termes pouvaient être tout autre, mais il ne voulut rien savoir, m'assurant que la phrase du journal était tout à fait exacte, à l'adverbe près bien sûr.

C'était les mots « navire de pierre noire volant » qui l'avaient interpellé, et je le questionnais sur ce navire : l'avait-il vu en 1907 ? Était-ce la chose dangereuse à éviter ? Il ne répondit pas, mais je vis clairement que c'était ce qu'il pensait. Je lus dans ses yeux une immense détresse : il savait pertinemment que ce qu'il venait de me dire ne changerait strictement rien à départ du *Stamford Bridge*. Il parut soudain en proie à une grande agitation, cherchant un argument décisif. « Je ne puis vous raconter, bafouilla t-il, vous ne me croiriez pas, ou cela aiguiserait votre curiosité, je parle déjà trop, je ne sais que dire... » Il eut un silence et il reprit : « De toute façon cela continuera, d'autres navires couleront, il faudrait le détruire, mais comment ? » Il se tut alors définitivement, et entra dans une phase d'abattement profond dans laquelle je le laissai à mon départ. Le pauvre homme semblait désespéré. Comme je comprends à présent le profond sentiment d'impuissance qui dut le saisir à cet instant !

PREMIERE PARTIE : LA FIN DU *STAMFORD BRIDGE*

Le 5 janvier 1947 le *Stamford Bridge* quitta Scapa Flow, et commença une minable comédie, qui était déjà pitoyable à ceux qui avaient connu cinq années de guerre et qui parut encore plus futile après les sinistres découvertes des semaines suivantes.

Il nous fallait faire bonne figure pour les trois journalistes présents à bord, et je dois admettre que le contre-amiral Hatecraft excellait à transformer la moindre routine du bord en manœuvre exceptionnelle. Il avait été meurtri par la guerre, et n'avait plus aucun respect pour lui-même ni pour la Royal Navy. Son cynisme allait pourtant être mis à (trop) rude épreuve. Quant au trio qui composait son public, il était parfaitement inepte. Il y avait là un journaliste du *Times*, John Kitts (Georges Orwell le dénonça quelque temps plus tard comme communiste, mais à ce moment Kitts n'en avait plus grand chose à faire), l'inévitable reporter du *National Geographic*, Michael Bargain, d'Arkham dans le Maine ou de n'importe où en Nouvelle-Angleterre, et enfin Jack Chandlers, journaliste incompetent mais fils d'industriel, du *Daily Telegraph*. Ces trois hommes ne semblaient jamais avoir embarqué sur un navire (« Je prends toujours l'avion, d'habitude » fit remarquer le stupide Bargain, aventurier des palaces) et leur ingénuité, quoique touchante, devint rapidement insupportable. Mais Hatecraft semblait n'en avoir que faire et sa mission, à savoir obtenir trois articles à la gloire de la Royal Navy, semblait en bonne voie.

Quant à moi et mes officiers, nous nous contentions de naviguer vers Auckland, d'où commenceraient les investigations proprement dites sous la direction du "chef des opérations" (Hatecraft). Il s'agissait tout simplement de quadriller une zone fixée par l'Amirauté, de faire quelques sondages et puis tout serait terminé.

Le 1er février nous appareillâmes d'Auckland en suivant une route sinueuse savamment calculée en fonction du trajet du *Demeter* jusqu'au "point alpha" qui était sa dernière position connue, dont nous nous éloignâmes progressivement en cercles concentriques, avec des arrêts aux points "bravo", "charlie", "delta", etc, où nous faisions plonger des hommes-grenouilles. Ces manœuvres étaient engagées depuis bientôt deux semaines quand eut lieu un phénomène étrange, simple prélude à ce qui allait se produire par la suite.

La nuit tombait lentement sur l'océan, et je discutais avec le contre-amiral Hatecraft. Il s'était trouvé sur le *Dorsetshire* le 27 mai 1941, et me racontait avec son mépris usuel pour tout ce qui avait trait à la glorieuse Home Fleet le pitoyable spectacle auquel il avait assisté ce jour là. Alors qu'il parlait, je remarquai qu'un silence anormal régnait soudain sur le navire et la mer en général. Tout bruit semblait comme étouffé, comme si le mouvement des eaux s'était arrêté. Dans le même temps je ressentis comme une présence oppressante dans l'air, qui devenait suffocant, comme s'il perdait en légèreté et s'épaississait. Hatecraft sentait cela aussi, respirant difficilement. Inquiets, nous rejoignîmes la passerelle, où l'on semblait souffrir des mêmes symptômes. J'eus un court entretien avec le second, le capitaine de vaisseau Ballam et le médecin de bord, sans qu'on puisse déterminer d'où provenait ce malaise et ce qu'il fallait faire. Le médecin, le docteur Clarke, fit toutefois une remarque intéressante qui m'est souvent revenue pendant toutes ces années. « On dirait, fit-il, que le temps s'est ralenti. » Et puis une ombre passa sur le navire, le temps d'un battement de sourcil, comme si le soleil avait été fugacement éclipsé, et l'air redevint soudain vivifiant, et les vagues se firent à nouveau entendre. Nous venions de vivre un phénomène parfaitement

inexplicable, et il semblait qu'en l'absence de récurrence il nous faudrait en rester là, car plus rien ne semblait observable ou mesurable. Clarke se livra à quelques examens, sans aucun résultat. Hatecraft suggéra que nous avions traversé un courant marin d'air chaud, la brutale différence avec l'atmosphère normale ayant causé cette sensation d'étouffement, et chacun prit son parti de se satisfaire de cette explication. Pour ce qui était de l'ombre, Ballam suggéra une baisse soudaine de luminosité (la nuit tombait, après tout) à laquelle notre œil avait mis un léger temps à s'habituer.

Le lendemain, 14 février, alors que nous dînions en écoutant l'insipide Chandlers nous conter une histoire mystérieuse de jeunes filles disparues qui avait défrayé la chronique quelques années plus tôt en Australie un jour de Saint Valentin (histoire qu'il avait entendue lors de notre récente escale en Nouvelle-Zélande) un autre événement sans importance au premier abord se produisit. Un cri étrange retentissait sur l'océan, couvrant celui des vagues. Il était clairement d'origine animale, mais ce n'était pas le chant d'une baleine ou de toute autre créature que l'on peut habituellement écouter sur les mers. C'était un son discordant, aigu, tout à fait désagréable, que nous aurions aisément reconnu à terre mais qu'il était tellement incongru d'entendre ici qu'il nous fallut plusieurs minutes pour l'identifier. C'était sans aucun doute possible un miaulement. Il cessa finalement, mais comme il était de même intensité où que l'on se trouvât sur le *Stamford Bridge*, nous ne pûmes déterminer de quelle direction il venait. Aucun autre navire n'était en vue, et malgré le soleil tombant la visibilité était encore excellente.

Clarke scrutait fébrilement l'océan à la recherche de la créature qui avait produit un tel son. Il ne pouvait s'agir pour lui que d'un animal inconnu à ce jour, qu'il brûlait d'observer, de classer, de capturer, etc. le premier. Mais il fut déçu car il n'aperçut rien qui puisse le satisfaire. Le pragmatique Ballam, qui avait imaginé un chat dérivant sur un radeau quelconque, en fut également pour ses frais.

Ces deux anomalies excitèrent bien sûr les journalistes, qui se mirent à échafauder les plus grotesques théories sur cet air suffocant et ces miaulements sans miauteurs. Bargain mit en corrélation les cris avec des légendes locales de sa Nouvelle-Angleterre sur l'existence de créatures marines mais l'hellénisant Kitts prétendait y avoir entendu le chant mélodieux des sirènes. Chandlers, qui préférait Joyce à Homère et qui se prenait pour un héros de la guerre du Pacifique parce qu'il avait réussi à fuir Singapour en 1941 dans un avion de la BOAC, était maintenant persuadé qu'un sous-marin japonais muni d'un dispositif secret expliquant les miaulements hantait le secteur. En ce qui me concernait, depuis que j'avais vu un obus de 10 pouces se planter sur le pont du *Stamford Bridge* sans exploser, je me croyais tout à fait blasé face aux phénomènes inexplicables.

Le 15 au soir, les trois journalistes guettaient donc avec impatience une nouvelle manifestation paranormale, mais leurs espoirs furent déçus, de même les 16, 17 et 18. Mais le 19, alors que le soleil venait de disparaître derrière la ligne d'horizon, on signala une lueur à tribord. Je me précipitai aux jumelles : quelque chose brillait effectivement, non sur l'eau mais au dessus. On ne distinguait que de la lumière, sans en voir la source, qui semblait fixe. Je me demandai alors s'il ne s'agissait pas d'un ballon accroché à un sous-marin en plongée périscopique, lié à un système de réapprovisionnement d'air ou bien à une antenne radio. Mais pourquoi un bateau qui se donnerait tant de mal pour rester immergé signalerait-il aussi stupidement sa position ?

Je donnai l'ordre de marcher vers la lumière, non sans avoir mis l'équipage en état d'alerte. Mais quelques minutes plus tard la lueur disparut dans les nuages noirs, et je ne doutai plus qu'il s'agisse d'un avion, sans toutefois m'expliquer pourquoi il avait longtemps paru immobile. L'objet volant ne pouvait en tout cas pas avoir été un hélicoptère au faible rayon d'action, aucun porte-avions n'étant signalé dans les environs. Après deux heures de vérification radar et sonar, nous conclûmes que l'objet était largement hors de portée.

La lumière de la soirée du 19 eut une conséquence bienheureuse inattendue : les journalistes avaient veillé toute la nuit, et nous ne dérangèrent pas avant une heure de l'après-midi. Les officiers purent savourer pour la première fois depuis deux mois et demi un

petit déjeuner exempt de platitudes journalistiques. Le pauvre Hatecraft dut pour sa part supporter les théories farfelues des trois journalistes du déjeuner au dîner, tout en continuant à organiser les pseudo-recherches. Cette journée du 20 février fut d'un ennui mortel mais, sans que nous le sachions, la dernière où nous puissions encore nous appuyer sur de solides certitudes.

A neuf heures du soir, l'air étouffant revint sur nous sans donner cette fois signe de disparaître, et presque au même instant les miaulements se firent à nouveau entendre. Au bout d'un quart d'heure la situation était devenue totalement insupportable, quand un objet volant de grande taille, illuminé, fut signalé par bâbord arrière, fonçant droit sur nous. Aux jumelles je n'identifiai pas ce qui s'approchait, sans doute un dirigeable mais mû à une vitesse prodigieuse. Je ne prêtai pas attention aux exclamations des journalistes, qui semblaient absurdes, mais cette fois ils avaient raison. La chose s'arrêta à quelques encablures de nous, maintenant parfaitement visible, et nous fûmes tous saisis de stupeur. C'était là, très clairement, le « navire de pierre noire volant » signalé par le *Demeter*.

Comment décrire une telle chose ? Commençons par le plus évident, le plus extraordinaire, et d'une certaine façon le plus monstrueux même au cœur du XX^{ème} siècle. Cela *volait*. Pas très haut, certes, à deux douzaines de pieds tout au plus, mais volait tout de même. À ce moment, l'étrange objet qu'il fallait bien d'après sa forme appeler un navire, se maintenait à peu près immobile, comme eût flotté à la surface des eaux un vaisseau en panne. Tout nous disait que ce que nous voyions alors était impossible : une telle chose ne pouvait se maintenir en l'air sans moyen de propulsion, et surtout parce qu'elle était beaucoup trop lourde. Car ce navire n'était pas fait de bois ou d'acier, mais d'une pierre noire et lisse, qui devait donner à l'ensemble une masse de plusieurs milliers de tonnes.

Il ne semblait pas avoir été fabriqué mais plutôt sculpté dans un immense bloc de pierre, comme ces étranges palais creusés dans les montagnes au cœur de l'Arabie. La roche avait été parfaitement polie, et de très nombreux détails admirablement ciselés par des artistes d'exception, en particulier sur la proue et le château arrière. Il était difficile de déterminer ce qui était le plus incroyable au sujet de ce navire, le fait qu'il vole ou qu'il soit fait de pierre.

C'est à peine si nous remarquâmes alors que sa forme n'était pas non plus conventionnelle. Cela n'évoquait rien de connu d'aucune époque. On pourrait dire qu'il s'agissait d'un trois mats d'environ cent yards de long, mais cela ne dirait rien au lecteur. En fait, l'étrange navire tenait à la fois du trirème romain pour la coque, le pont, la proue (ou flamboyaient deux énormes lampes), du galion du XVI^{ème} pour le château arrière (qui pouvait aussi évoquer par endroit une église baroque), du vaisseau des guerres napoléoniennes pour la mâture, avec quelque chose du knörr viking. C'est à peu près tout ce que je puis dire pour aider l'imagination du lecteur à se figurer le navire qui se tenait à bâbord du *Stamford Bridge* dans cette nuit du 20 février 1947.

À bord, c'était la panique la plus totale. Certains marins étaient tétanisés, fixant stupidement la masse noire, d'autres étaient recroquevillés sur eux-mêmes, terrorisés, et certains commentaient ce qu'ils voyaient dans un flot de paroles, frôlant l'hystérie. Les trois journalistes avaient saisi leurs appareils photographiques et j'entendais Bargain rire nerveusement. À mes côtés, Hatecraft était décomposé et Ballam se murmurait quelque explication rassurante. Clarke scrutait le navire noir avec des jumelles, hochant la tête. Toute cette situation m'évoquait une chansonnette inventée par l'amiral américain Morrison que j'avais croisé à l'Amirauté pendant la guerre. Je me mis à la fredonner doucement. « *Yeah, along came Mr. Goodtrips, looking for a new ship...* »

Je m'arrêtai bientôt, ne pouvant plus supporter mon ton discordant dans le silence de mort : les miaulements avaient cessé. Je respirais mieux également, l'air oppressant avait été chassé par un vent glacial et mortuaire qui semblait émaner du sombre vaisseau. Le *Stamford Bridge*, toujours emporté par ses moteurs, s'en éloignait doucement, mais le navire volant restait immobile.

Je me remémorai les sombres paroles de Murray à l'asile de Purfleet ; nous étions en grand danger, car je n'avais plus de raison de douter que ce fût là la chose qui avait détruit le *Demeter* et le *Ligeia*. La plupart des marins s'étaient alors repris, comprenant également l'imminence de quelque désastre, et je donnai l'ordre aux hommes de gagner leurs postes de combat. Nous fûmes rapidement prêts à ouvrir le feu sur l'énorme voilier de pierre, qui n'avait toujours pas fait mouvement depuis neuf heures trente. Il était alors dix heures dix, et je manœuvrai notre destroyer pour qu'il se place perpendiculairement au navire noir. Nous étions alors à une dizaine de milles de lui, la nuit était claire, sans nuages, et les lanternes de sa proue le rendaient bien visible : il faisait une cible parfaite pour nos canons de 4.7 pouces. Il ne semblait y avoir personne à bord, mais après tout Dieu sait quelle force surnaturelle agitait le vaisseau ? Un jeune lieutenant vint m'informer que le bruit courait dans l'équipage qu'il s'agissait du *Hollandais Volant*, hypothèse avec laquelle Bargain me fatiguait depuis quelques temps déjà.

Je m'entretins un moment avec Hatecraft et Ballam sur ce qu'il convenait de faire. Puisque nous savions que nous avions vraisemblablement affaire à la chose qui avait coulé le *Demeter*, un navire d'égale importance au nôtre, ne devons-nous pas fuir ? Ballam argua que le *Demeter* avait pu être pris par surprise, alors que nous connaissions les intentions certainement hostiles du vaisseau noir, et que nous pouvions donc parer à toute éventualité. Hatecraft, nerveux, coupa Ballam, lui rappelant que nous faisons face à un navire de pierre qui volait ; une chose défiant tellement les lois de la nature pourrait se débarrasser très facilement d'une coquille de noix comme la nôtre. Ballam ne sut que dire ; son esprit cartésien n'avait pas encore prit la mesure de ce qui nous faisait face. Hatecraft préconisait la fuite immédiate. En ce qui me concernait, la vitesse impressionnante avec lequel le vaisseau avait foncé sur nous me faisait craindre que nous ne puissions le distancer (la vitesse de pointe du *Stamford Bridge* était d'environ 30 nœuds).

Alors que nous tergiversions ainsi, Bargain entra et annonça crânement son intention d'aborder le trois mats avec ses deux compères. Apparemment, il n'avait pas comme nous tous à bord ressenti cette terreur sourde au contact du navire. Il espérait que je prendrais rapidement les mesures pour permettre un tel abordage. Je répliquai immédiatement que pour l'instant les seules choses qui risquaient d'aborder le bâtiment ennemi étaient des projectiles de 4.7 pouces. Il baragouina quelque chose contre ces "damnés militaires" et repartit.

J'ai écrit plus haut que Ballam n'avait pas prit la mesure de ce qu'impliquait réellement le navire noir et volant. En réalité personne à bord ne réalisait encore. Comment l'aurions nous pu ? Nous étions comme des paysans du Moyen Âge face à un avion à réaction. Hatecraft espérait pouvoir fuir, Ballam détruire la chose, qui n'était pour Bargain qu'un objet de curiosité journalistique. Mais bien évidemment toutes ces considérations étaient tout à fait hors de propos face à quelque chose de si formidable et terrifiant. Toutes les manifestations des jours précédents, miaulements et air suffocant, n'étaient apparues qu'au début de la nuit, avant de disparaître dès les premières heures du matin, sans jamais apparaître dans la journée. Peut-être en serait-il de même avec le navire noir ? Peut-être le *Demeter* et le *Ligeia* avaient-ils provoqué sa colère ? Je dis à Ballam et Hatecraft qu'attendre me paraissait la meilleure solution. Dans l'immédiat, l'envoi d'un message paraissait prématuré : si jamais le phénomène disparaissait définitivement, on nous prendrait pour des fous, et je ne voulais pas jouer ma carrière sur quelques photographies prises dans l'obscurité par des journalistes incompetents.

Je fis mettre le destroyer en panne, et commença une longue nuit de veille et d'attente fiévreuse, que je passai les yeux rivés à une paire de jumelles, scrutant la masse obscure au loin. À l'aube du 21 février le navire de pierre n'avait toujours pas bougé, et le soleil du matin nous donna l'occasion de mieux le détailler, quoique de notre position seule la proue soit visible, avec en particulier la statue d'une femme nue à tête de chat, et les formes tourmentées des deux fanaux qui évoquaient un crâne humain ou une créature mythique. Les mâts, pour ce que l'on pouvait en juger, étaient également très travaillés, rappelant les colonnes des temples grecs. Au bout des vergues étaient sculptées de grotesques et

monstrueuses gargouilles. Le gréement et la voilure étaient, pour ce que nous pouvions en juger, les seuls éléments qui ne semblaient pas avoir été taillés dans la roche. Les cordages étaient gris comme de l'argent poussiéreux, et les voiles d'un noir mat et profond qui contrastait avec le reste du navire, couleur marbre vert de mer luisant au soleil. Le jour n'apportait aucun réconfort au spectacle sinistre de cet énorme vaisseau à l'immobilité morbide.

Une tension extrême régnait sur notre destroyer, et le docteur Clarke avait administré de nombreux calmants et somnifères au cours de la nuit. Avec l'attente, les hommes appréhendaient mieux ce qu'ils allaient peut-être affronter, et leur inquiétude grandissait d'autant. Les officiers, Ballam en tête, me pressaient d'envoyer un message pour demander du soutien, mais au fond de moi je refusais toujours de croire à la réalité de cette erreur de la nature, immense sculpture qui flottait tranquillement dans les airs à quelques milles de mon bâtiment. Alors je pris une décision impulsive, sans doute à cause de la longue nuit de veille et de mon état de nervosité. Je fixai encore une fois le vaisseau noir, et j'annonçai mon intention de me rendre à bord, pour essayer de savoir de quoi il retournait. C'était certainement une grave erreur que d'abandonner mon bâtiment, mais je sentais également que mon rôle de capitaine était de foncer sur l'ennemi, mais cette fois-ci sans mon navire.

En deux heures, tout fut prêt pour l'expédition. J'emmenais avec moi le contre-amiral Hatecraft, les trois journalistes, et quatre marins. Ballam assurerait le commandement sur le *Stamford Bridge*. Un code à base de fanions me permettrait de donner quelques ordres en fonction de ce que nous découvririons, du type « ouvrez le feu », « fuyez », etc. Il nous fallait encore savoir de quelle façon nous monterions à bord. Cela ne paraissait pas problématique de tendre des câbles et une échelle depuis les superstructures du destroyer, mais j'aurais préféré qu'il n'ait pas à s'approcher si près et faire tout depuis un canot. Finalement, après avoir envoyé un message radio laconique indiquant que nous abordions un « grand voilier à la dérive visiblement abandonné », le *Stamford Bridge* vint se placer à quelques yards du trois mats, et bientôt une échelle pendait depuis le bastingage de pierre. Notre canot fut mis à l'eau, et le destroyer s'éloigna d'un mille et demi. La houle et le vent étant faible, l'ascension ne posa aucun problème, et je posai bientôt le dernier le pied sur le pont obscur.

Je regrettai presque immédiatement la décision stupide qui m'avait amené ici. L'atmosphère était glaciale, je me sentais mal. Tout faisait penser à un caveau alors même que nous étions encore en plein air, au soleil. Personne ne parlait, nous observions tous furtivement les alentours parfaitement déserts. Je n'arrivais pas à me débarrasser du sentiment que nous n'aurions pas dû être ici, et surtout que cette chose ne devrait pas exister. N'était-ce pas ce que le vieux Murray avait dit ? Tout semblait extrêmement ancien mais intact. « Cela ressemble à un tombeau égyptien. » murmura Hatecraft. C'était tout à fait l'impression qui se dégageait du lieu.

Je touchai le pont : il était bien fait de pierre, comme les mâts, comme tout ce qui nous entourait. Une pierre noire et étrange, comme je n'en avais jamais vu. Il y avait des statues répugnantes au pied des mâts, et les bastingages étaient couverts de runes gravées. Je me penchai, et l'océan apparut soudain comme un refuge accueillant ; j'avais presque envie de sauter pour échapper au navire. Et pourtant je n'étais arrivé que depuis quelques instants, ignorant tout des cales et du château de poupe. Je me repris, et ordonnai au quartier-maître Edgar Ope de signaler que tout allait bien.

Entre nous et le destroyer, on apercevait le canot qui rentrait à présent. La vue rassurante du *Stamford Bridge* me fit brûler du désir de me trouver à bord de ce canot. Chandlers se tenait le menton en soufflant : lui non plus, comme aucun de nous, n'était très à son aise. La curiosité des journalistes était nettement retombée. Les quatre marins serraient les fusils dont ils s'étaient munis, et moi-même je posai la main sur la crosse du pistolet automatique au fond de ma poche. C'était là des protections illusoire mais rassurantes, à l'image du crucifix d'argent que Hatecraft tripotait fébrilement. Nous étions tous désorientés, ne sachant plus que faire.

Finalement, je laissai deux hommes là où nous étions, pour transmettre des messages au destroyer, et me dirigeai avec le reste vers la poupe. L'odeur de moisi qui émanait de l'entrepont et des cales m'avait découragé d'entreprendre leur visite. Mais la façade du château arrière n'était pas beaucoup plus attirante. Elle évoquait irrésistiblement une église, avec ses grandes arcades tristes et lugubres. Lorsque je poussai la porte, un son aigu, presque un murmure, traînant et menaçant, traversa le navire et un vent glacial s'échappa par l'ouverture, en même temps qu'une odeur de putréfaction, qui nous refoula en arrière. Personne n'osait entrer, et le matelot Hugh Tarpaulin suggéra à voix basse que nous ferions peut-être mieux d'abandonner là notre exploration du ce « maudit *Hollandais Volant* ». Mais Bargain avait trop lu les numéros de *Weird Tales* dans sa jeunesse, et il s'engouffra résolument à l'intérieur. Le quartier-maître Ope, armant son fusil, lui emboîta le pas, et le reste du groupe le suivit franchement. Quelques instants plus tard, Chandlers ressortait précipitamment, et les marins laissés en faction ne furent pas trop de deux pour l'empêcher de se jeter par dessus bord, après sa course erratique sur le pont.

Une simple description de ce qu'il y avait dans le château de poupe ne saurait expliquer la soudaine crise d'hystérie de Chandlers. Ce n'était pas tant les lieux en eux-mêmes que ce qui flottait dans l'air, souvenirs ou cauchemars auxquels le Temps avait donné, semblait-il, une consistance presque physique, quoique délétère, gazeuse. Nous nous trouvions dans une grande salle unique, tout à fait comme la nef d'une église, comparaison renforcée par les vitraux d'un bleu profond qui filtraient la lumière du soleil. Le sol était fait de dalles de marbre noir, et les murs étaient recouverts de tapisseries obscures et moisies. Il y avait là encore de grotesques statues posées le long des murs à intervalles réguliers. Il devait vraisemblablement y avoir un plafond plat et noir, mais on aurait juré que s'ouvrait au dessus de nos têtes un abîme de vide infini et terrifiant.

Et enfin, au centre de la salle se dressait un trône de pierre, faiblement éclairé par la lueur bleutée, et quelqu'un y était assis. C'était sans doute cela qui avait poussé Chandlers à la fuite, et nous eûmes tous un mouvement de recul. Mais nous avions tous des (mauvaises) raisons qui nous poussaient à rester, comme une curiosité malsaine pour Bargain, ou une rigidité militaire pour l'amiral, moi et les deux marins. Quant à Kitts il était paralysé, livide, le regard perdu dans le plafond. Quelque chose était entré en nous quand nous avions franchi la porte, et je me sentais mort, gelé de l'intérieur ; et à chaque fois que je clignais des yeux il me semblait que des monstres allaient jaillir de mes paupières et me dévorer de l'intérieur.

L'odeur de décomposition émanait clairement de nos propres corps, mais tout cela n'était pas le plus terrifiant. Plus les minutes s'écoulaient, plus je parvenais à percevoir le vide infini du plafond : je remontais les abîmes du Temps et découvrais qu'il existait, ou plutôt qu'il avait existé des choses qui échappaient totalement au contrôle et même à la perception humaine, et comprenais avec effroi que d'une façon ou d'une autre ce navire en était une survivance. Je rêvais que mon corps et mon esprit étaient attirés dans une dimension incompréhensible et maléfique, quand les cris de deux marins qui essayaient de maîtriser Chandlers me tirèrent de cette torpeur. Les autres se réveillaient visiblement eux aussi de la terrible vision, et nous sortîmes précipitamment.

Je n'oublierai jamais comment je redécouvris le monde extérieur après la visite dans le château arrière. Tout semblait translucide, fantomatique. Je levai les yeux vers le soleil : j'y vis une étoile froide et blanche, distante. La mer était noirâtre et épaisse. J'aidai mécaniquement à maîtriser Chandlers, mais je me sentais sans force, et mon propre corps me répugnait de l'intérieur. Les deux matelots qui n'avaient pas pénétré dans le château nous regardaient étrangement. Nous étions d'une pâleur effrayante, avec des traits tirés que n'expliquait pas la nuit de veille. Nous étions passés pour la première fois par l'eau profonde, expérience qui ne serait hélas pas unique. Soudain, Chandlers poussa un cri terrible et insoutenable, qui fit exploser ses cordes vocales, il arracha son gilet de sauvetage (dont nous étions tous munis) et il bondit par dessus le bastingage. Nous nous penchâmes en avant, juste à temps pour le voir entrer dans l'eau, et ce fut tout.

Le *Stamford Bridge*, d'où l'on avait vu toute la scène, nous envoya alors des signaux lumineux affolés, auxquels notre code basique de fanion ne nous permettait pas de répondre avec précision. Bien sûr, j'aurais dû nous faire évacuer immédiatement, au lieu d'envoyer un simple « ne bougez pas ». Mais je n'avais pas les idées très claires, non plus que Hatecraft, dont le magnifique système de pensée cynique construit par une vie dans la Royal Navy venait de s'effondrer en quelques instants. Bargain se reprit le plus vite. « Bon Dieu, Chandlers vient de se noyer devant nous ! Et qu'est-ce qu'il y avait à l'intérieur ? C'est rentré en moi, et j'ai vu des infinités s'ouvrir... Glacées et monstrueuses ! Tout ça n'est pas normal, hein, amiral Hatecraft ? On ferait mieux de se tirer de là et détruire ce satané bateau, capitaine ! » Alors Kitts parla d'une voix étrangement monocorde. « On ne peut pas détruire le navire tant qu'elle y sera. » Nous l'avions presque oublié dans le tourbillon qui s'était emparé de nous, mais il y avait quelqu'un sur le trône de pierre, et il nous fallait y retourner pour savoir.

Le monde autour de nous reprenait lentement des couleurs, bien que nos environs immédiats fussent toujours froids et mornes. Je n'avais aucune envie de revenir là-bas, pas plus que le matelot Tarpaulin, le quartier-maître Ope ou l'amiral Hatecraft. Mais Kitts s'en allait déjà, suivi par Bargain, à nouveau désorienté. Une partie de moi refusait obstinément de les suivre, mais une autre me suggérait que tout était désespéré, et que rien n'avait plus d'importance. À cet instant, j'ai abandonné la foi et l'espérance, et j'ai emboîté le pas à Bargain, parce que je savais que désormais ma vie ne serait plus qu'un long cauchemar. Et l'amiral Hatecraft a lâché son crucifix et m'a suivi, et le matelot Tarpaulin, et le quartier-maître Ope.

Cette fois-ci, nous marchions tête baissée, fixant les dalles noires. Je relevai un peu les yeux, et pendant un instant mon esprit se perdit à nouveau dans le plafond abyssal. Alors je me concentrai à nouveau sur le trône de pierre, et tentai de distinguer les traits de ce qui y était assis. Comme Kitts l'avait vu auparavant, c'était une femme, et bientôt nous fûmes tous au pied du trône, où les murmures profonds et insaisissables envahirent à nouveau nos cœurs et nos esprits. Comment la décrire ? Elle, comme le navire, n'aurait pas dû exister. Hatecraft dit, d'une voix atrocement distordue et presque étranglée : « Elle est morte... Ce n'est rien qu'une foutue momie... »

Elle portait une longue robe noire qui, dans la pénombre, fondait son corps avec le trône. Seuls ses mains et son visage, diaphanes, étaient visibles. La lumière bleutée n'arrivait même pas à atténuer leur blancheur mortelle. Il n'y avait pas la moindre trace de décomposition, et pourtant nous savions que ce corps était là depuis une éternité. C'était ce que les murmures et les immensités au dessus de nous hurlaient. Elle se tenait bien droite, ses longs cheveux maintenus en arrière par un diadème d'argent, grisâtre sur le front immaculé. Une reine, d'une beauté étrange et diabolique. J'entendais dans les tréfonds de ma conscience des incantations maléfiques jaillir de ses lèvres translucides. Alors, je croisai son regard : ses yeux étaient grands ouverts. À cet instant, je m'effondrai : les yeux noirs, grands ouverts, dans lesquels j'avais plongé, n'étaient pas morts, quoique fixes comme ceux d'un cadavre.

Les événements suivants, il me semble que je les ai rêvés, car j'étais alors évanoui, et pourtant ils me reviennent avec la clarté d'un souvenir conscient, un véritable cauchemar éveillé. Il me sembla que le vaisseau noir bougeait, et j'entendis le son étouffé de quelque chose qui tombait à l'eau. Indubitablement, le navire prenait de la vitesse. Le bruit des vagues était plus proche, comme si nous naviguions à nouveau sur l'eau. Ensuite, il y eut clairement des tirs. C'était, bien que je ne le réalisai pas alors, les pièces de 4.7 pouces du *Stamford Bridge*. Et puis enfin un long craquement, et une explosion, deux peut-être. Des cris, sans doute, mais dans le lointain. Alors ce fut le silence absolu, et je retombai dans l'eau noire et profonde.

DEUXIEME PARTIE : DANS LES PROFONDEURS DU VAISSEAU NOIR

Je m'éveillai sur les dalles froides. Je jetai furtivement un coup d'œil à droite et à gauche. Mes compagnons bougeaient légèrement, ils reprenaient conscience, eux aussi. Je les aidai à se relever, et nous sortîmes à l'air libre, quoique glacial. Le vaisseau était à présent en mouvement, et je me penchai avec effroi au bastingage. On ne voyait plus l'océan : nous naviguions sur une mer de nuages. Les deux marins en faction avaient disparu. Il ne nous fallut pas longtemps pour interpréter les bruits étranges que nous avions entendus dans notre demi-sommeil. Hatecraft parla le premier. « Je crois bien que cette saleté de navire a éperonné le *Stamford Bridge*. Je suis désolé, capitaine. Pour ce qui est de ce deux pauvres marins, ils ont du passer par dessus bord... Je me demande pourquoi nous sommes encore vivant. » « Parce que nous étions avec cette momie, peut-être... » répondit Bargain.

Mais déjà je n'écoutais plus cette conversation si calme qu'elle en devenait inquiétante. Je courus vers la proue, espérant voir quelque chose, mais il n'y avait que des nuages gris à perte de vue. Je savais que Hatecraft avait raison. Mon navire avait été coulé par la répugnante masse de pierre noire sur laquelle je marchais, vivant, alors que mes hommes reposaient à présent au fond de l'océan. Moi, leur capitaine, qui avait passé le plus clair de mon temps sur le destroyer depuis mai 1940, je n'étais pas avec eux. C'était le déshonneur suprême pour un marin que d'abandonner son navire dans le danger. Mais je n'eus pas longtemps ces sentiments. Ils n'étaient que la dernière manifestation de ce que j'étais avant, vestiges d'une vie aujourd'hui disparue. Que m'importaient le *Stamford Bridge*, la Home Fleet, et l'honneur des marins, après les découvertes de ces dernières heures ? Les anciennes terreurs d'autrefois n'avaient pas toutes disparues, et face à elles on ne pouvait s'accrocher à rien de connu. Le pire était encore à venir, je le savais, car nous allions vers une conscience plus fine de choses innommables. « Il a disparu, hein, capitaine. Comme le *Demeter*. » Le quartier-maître Ope, visage défait, se tenait derrière moi. « Oui, Edgar. Comme le *Demeter*, et le *Ligeia* en 1907. »

Nous retournâmes auprès des autres. Nous ne savions pas ce qui nous attendait, où nous allions, et nous ne pouvions absolument rien faire. Nous avions senti la présence de choses diaboliques, dont la force allait grandissant, sans que nous puissions nous y opposer. Je regardai un instant le matelot Tarpaulin, un tout jeune homme, complètement dépassé par les événements. Il n'avait pas, comme nous autres (hormis les deux journalistes), connu la guerre. Cela nous avait endurcis, et pourtant nous étions comme des enfants dans le noir. J'imaginai ce que devait ressentir Tarpaulin, qui regardait fixement les nuages. Allait-il, comme Chandlers, se jeter par dessus bord ? Cela vaudrait peut-être mieux pour lui, et je savais que je ne ferais rien pour l'en empêcher. Hatecraft regarda le jeune matelot un moment, et nos regards se croisèrent. J'y lus le même fatalisme qui hantait mon esprit. Bargain parlait d'une voix mal assurée de fouiller le navire. Il était cinq heures du soir. Je n'osais imaginer ce qu'allait être une nuit à bord.

Ope arma soudain son fusil et se dirigea vers le château de poupe. « M'est avis que c'est cette femme qui commande tout ça. Je ne sais pas quel démon elle est mais je vais lui régler son compte. » Je savais que c'était une mauvaise idée et lui ordonnai de s'arrêter. Mais il ne m'écoutait pas, et pire, Bargain l'encourageait et s'apprêtait à l'accompagner. Je cherchais désespérément un moyen de l'arrêter quand ma main toucha le pistolet au fond de ma poche. Je réitérai mon ordre, mais cette fois je menaçai directement Ope de mon arme. Il

s'arrêta, et dans un silence de mort chacun prit parti pour l'un ou l'autre camp. Hatecraft et Kitts s'étaient approchés de moi, alors que Tarpaulin avait rejoint Ope et Bargain. Nous restâmes ainsi sans bouger un long moment (sembla t-il), et puis il y eut comme un craquement, et Tarpaulin se mit à courir en hurlant, alors que Ope lâchait son fusil et tombait à terre en pleurant. « Trop, beaucoup trop de pression... Je sais ce que c'est... Ils deviennent fous. Quand il y a divergence, cela finit toujours mal, hin hin... » murmura Hatecraft, alors que Kitts s'éloignait tranquillement de nous. Et à ce moment je ne saisis absolument pas ce que voulait dire l'amiral. Je tentai de rattraper Tarpaulin, mais il avait définitivement disparu, et je ne retrouvai que son gilet de sauvetage abandonné.

Je revins auprès des autres. Il y eut un moment de flottement, et Bargain partit à la suite de Kitts, haussant les épaules. Le moment de panique était à présent passé, et j'avais presque oublié qu'il y a quelques minutes à peine je menaçais mes hommes d'une arme. Nous étions dans l'état malaisé du « faisons comme si rien ne s'était passé » qui suit une dispute. Mais cette altercation n'allait pas occuper longtemps nos pensées. Quelques instants plus tard, nous étions tous — sauf Ope, toujours prostré sur le pont — de retour dans la grande salle. Il y faisait maintenant très sombre, et le visage blanc sur le trône éclatait dans l'obscurité comme un masque vénitien. Kitts était agenouillé au pied de la femme, riant et pleurant doucement par intermittence. « Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? » hurla presque Bargain. « On attend les démons. » répliqua Hatecraft avec un tel fatalisme dans la voix que j'en frissonnai. Pour toute réponse, l'américain alluma sa torche, et les murs parurent soudain rétrécir. Mais à chaque fois qu'il braquait la lampe sur le plafond, la lumière était comme aspirée. Il détailla un moment la salle et les immondes statues. À la base du trône, un groupe de runes revenait régulièrement, formant sans doute quelque nom maléfique. Je le donne ici, espérant qu'il n'invoque pas quelque ancienne malédiction :

RNKX1NY

Nous étions tous épuisés et affamés, l'évanouissement de l'après-midi ne nous ayant amené aucun repos. Il fallait bien nous résoudre à passer la nuit sur le navire, et je proposai de trouver un endroit moins lugubre que le château de poupe et moins exposé au vent que le pont. Pour ce qui était des provisions, nous avions quelques biscuits et un peu d'eau. Nous ne comptons pas nous éterniser sur le vaisseau, qui ressemblait de plus en plus à un cimetière, et le problème du ravitaillement nous paraissait pour le moment très secondaire, par rapport à celui plus immédiat du moyen de nous en échapper. Malgré l'odeur nauséabonde qui s'échappait des panneaux, l'entrepont ou les soutes promettaient d'être plus accueillants que la salle et sa reine embaumée.

Après avoir quitté le château arrière, notre groupe réduit s'engouffra donc dans les écoutilles comme l'on descend dans un caveau. En bas, la ressemblance avec une grotte était frappante. On avait creusé des chambres dans la roche, visiblement destinées à accueillir des hommes, des provisions et du matériel. Mais il n'y avait aucune ouverture sur l'extérieur dans ces sombres réduits aux murs suintants d'humidité et couverts de toiles d'araignées. Il y avait souvent des tentures et des tapis moisis, et parfois même des armes rouillées, épées, lances et boucliers, mais aucun endroit n'était vraiment rassurant et confortable. Il faisait un peu moins froid ici, mais la sensation d'enfermement était presque intolérable. L'endroit évoquait inmanquablement une oubliette infernale sous quelque manoir sinistre. La lueur blafarde des lampes torches donnait un aspect tout à fait sinistre aux lieux, et nous nous attendions presque à voir surgir une créature horrible au détour d'une coursive.

Enfin, nous débouchâmes dans une pièce étrange, aménagée différemment des autres, et qui semblait avoir été abandonnée plus récemment. Mais alors que les autres chambres étaient simplement sinistres, une atmosphère maléfique se dégageait de cette nouvelle pièce, rappelant la vaste salle du château de poupe. C'était vraisemblablement une sorte de laboratoire d'alchimiste ou de sorcier, avec des rayonnages emplis de livres et de fioles

recouverts intégralement de toiles d'araignées, qui semblaient bien être les seules créatures vivantes à bord, et une grande table en bois. Soudain, l'éclat d'un regard mauvais passa dans le faisceau de ma torche. J'eus un mouvement de recul, mais il n'y avait rien à craindre. Il y avait là dix chats, neuf noirs et un blanc, parfaitement empaillés ou plutôt embaumés. Je touchai l'un d'eux. Il était parfaitement souple, comme s'il venait de mourir. Leur état évoquait celui de la femme, et il ne faisait aucun doute que les cadavres de félins avaient subi le même procédé. Mais où était le sorcier qui, à l'aide de ses grimoires et de ses potions, avait opéré un acte si répugnant ?

Je m'emparai d'un volume poussiéreux et l'ouvris au hasard. La couleur de l'encre et la texture des pages me déplurent si fortement que je le lâchai à l'instant. Les caractères d'écriture en eux-mêmes étaient plutôt agréables à regarder, tout en courbes fines, mais l'on devinait sans comprendre des mots maudits et blasphématoires. En dépit de l'ambiance lugubre, nous décidâmes d'établir nos quartiers ici, car il y avait sur le sol d'épaisses fourrures, les murs étaient couverts de tapisseries, et tout semblait en relatif bon état. On s'assit, et l'on mangea en silence. La présence des autres n'était même pas vraiment réconfortante, quoique sans eux je me serais sans doute jeté par dessus bord avant la tombée de la nuit. Les torches furent éteintes, et je m'endormis rapidement, rêvant que je me tenais assis dans le noir dans cette même pièce.

La lumière se fit, m'éblouissant. Il y avait des torches aux murs, et j'étais seul. Il n'y avait plus de poussière, un grimoire était ouvert sur la table. Un liquide étrange bouillait dans une petite marmite posée sur un feu aux flammes bleues. De gros chats noirs au regard de braise entrèrent en miaulant, sans m'apercevoir. Il y en avait neuf au total. Presque aussitôt, leur poil se hérissa et, crachant, la queue dressée, ils reculèrent, terrifiés. Un énorme chat blanc entra à son tour, avec elle. C'était bien sûr la femme qui reposait dans le château arrière, bien vivante. Elle se pencha un instant sur le grimoire, et alluma d'étranges bougies de cire noire, avant d'entamer une terrible incantation. Je plaquai mes mains sur mes oreilles pour ne pas l'entendre, mais déjà les paroles obscures me perçaient les tympans, et un fluide de mort traversait mon cerveau, une longue plainte de souffrance mêlé à un rire diabolique et suraigu. Il y eut un éclair, et la femme but avidement à une coupe débordante. Elle jeta le reste de la marmite au sol, et les chats se précipitèrent pour laper le liquide sans couleur. J'entendais la musique d'un flûtiau infernal et le bruit des tambours de l'Enfer, et les parois tremblaient, et la reine noire dansait à présent.

Alors, je vis l'Œil ; il était au fond de mon esprit, et tout comme moi il regardait la scène et s'en délectait, et je compris que si la reine était mauvaise, il l'était encore plus, d'une façon non-humaine. C'était le Maître des artifices, et il l'avait abusée, elle aussi, lui révélant des éternités qui n'étaient que fumée. Et cette puissance terrible était partout dans le navire noir, et aussi dans ma tête ; c'était plus que je ne pouvais en supporter, et j'explosai à travers la roue de feu.

Je me retrouvais un instant dans le noir, j'entendais la respiration agitée de Hatecraft à mes côtés, et la lumière se fit de nouveau. Mes compagnons avaient de nouveau disparu, mais la salle était pleine d'hommes en armes, et ils étaient grands et terribles, leurs armures d'acier étaient incrustées d'or, ils avaient de longues épées acérées dans des fourreaux vermillons. Ils parlaient une langue étrange et subtile, et je compris qu'ils se préparaient à la guerre. L'Œil luit à nouveau en moi, il riait encore de ce spectacle, et je sus qu'Il les avait aussi trompés, les illusionnant avec les mêmes visions qui faisaient danser la reine noire, et que ces terribles guerriers partaient pour un voyage sans retour vers une Puissance terrible d'une froide et implacable justice.

La roue de feu tourna encore, et je m'éveillai pour de bon, Ope était penché sur moi. Je regardai ma montre à la lueur de la torche, il était huit heures trente du matin. Hatecraft secoua Bargain et Kitts, et nous remontâmes sur le pont. Tout baignait dans le brouillard, qui semblait faire écran entre nous et les maléfices du vaisseau noir. L'air et la mer étaient nos alliés, mais tellement impuissants face au Mal ! Nous étions à nouveau au-dessus de l'eau, à une dizaine de yards, et j'aurais voulu plonger pour me purifier des terreurs de la nuit, mais

quelque chose me retenait encore à bord. Nous n'avions pas encore parlé. Je sus qu'ils avaient fait les mêmes cauchemars étranges que moi, et surtout qu'ils avaient vu l'Œil.

Le vaisseau avançait à une vitesse extraordinaire, au moins soixante nœuds. J'essayai d'évaluer notre direction, mais sans instruments et en plein jour, cela était impossible. En admettant que le navire n'eût pas changé de cap depuis que nous l'avions rencontré, nous foncions vers le cercle polaire. Mais bien sûr il n'y avait aucun moyen de savoir si le vaisseau avait effectué des manœuvres pendant nos cauchemars de la nuit. L'on pouvait toutefois supposer que l'esprit maléfique qui dirigeait l'affreux trois mâts préférait naviguer bien au sud du tropique du Capricorne. J'expliquai mes tergiversations à Hatecraft, mais celui-ci avait une autre hypothèse. Qu'est-ce qui prouvait que nous nous trouvions encore dans notre monde ? N'étions-nous pas revenu dans le temps ou n'avions-nous pas été transporté dans une dimension démoniaque ? Je me surpris à penser que c'était une perspective à envisager, et ce fut tout. Un jour plus tôt, j'aurais pu rire ou être terrifié par une telle idée. Mais dans cette froide matinée embrumée, après une longue nuit de cauchemar, toute considération semblait vaine et tout perdait sa réalité physique autour de nous. Je pensais au vieux Murray. Avait-il abordé le vaisseau noir ? Si oui, il avait donc pu revenir. Mais la mort n'était-elle pas préférable à son état pitoyable ?

Je regardai mes compagnons. Ils erraient sans but sur le pont du vaisseau fantôme, emprisonnés dans leurs noires pensées. Le jeune Kitts avait encore disparu, et je le soupçonnai d'être retourné auprès de la reine embaumée. Mes pas se portèrent naturellement vers le château de poupe, et je poussai la porte noire sans y penser. John Kitts était bien là, la tête posé sur les genoux de la reine, les yeux plongés dans les abysses du plafond. Je n'osai même pas l'appeler, et une curiosité morbide me poussa à essayer de savoir ce que pouvait bien voir Kitts. Je levai les yeux à mon tour. Pendant un temps, rien ne se produisit. Et puis le vide noir devint un ciel étoilé, mais les astres ne brillaient pas, ce n'étaient que des points pâles. Les immensités tourbillonnèrent autour de moi, et je passai par le feu glacial et l'eau profonde, avant d'émerger. Mes sens n'existaient plus, il n'y avait que la conscience, et je sus de nombreuses choses anciennes et oubliées.

C'était avant que les continents ne dérivent, avant toute civilisation connue. Les dieux et les démons marchaient à la surface de la Terre comme des mortels, et il y avait de nombreuses espèces qui pensaient et parlaient. Les Hommes étaient là, eux aussi, mais ils étaient faibles et pris au milieu des guerres terribles entre les Anges et les serviteurs du Démon. L'Œil n'était que l'esclave d'un Mal beaucoup plus puissant qui cherchait à asservir le monde et vaincre les Anges. Il y eut de terribles batailles, menées par un peuple étrange, semblable aux Hommes mais immortel et plus proches des Anges par leur essence, et les terres furent brisées. Beaucoup d'humains avaient été corrompus par le Mal, mais à ceux qui avaient résisté on donna une île au milieu de l'Océan, loin de leurs anciennes demeures de souffrance à l'ombre du Mal, et proche d'une île Bienheureuse où vivaient les Immortels.

Toutefois, une ombre pesait sur le cœur des Hommes, car leur vie était courte et ils en souffraient beaucoup. La sagesse ancienne disait que c'était là un don de Dieu, mais d'obscurs récits racontaient qu'autrefois les Hommes avaient été pareils aux Immortels. Et ils devirent jaloux des Anges et des Immortels, et leur destin fut scellé lorsqu'ils rencontrèrent l'Œil, qui régnait à présent au nom de son maître déchu sur les terres désertées des Hommes de bien. Il vint sur l'île au milieu de l'Océan, sous une apparence magnifique, et fit miroiter aux Hommes la fin de la Mort. Il désigna les terres des Immortels et des Anges comme la source de la vie éternelle, et il poussa à la guerre. Alors il fit surgir des montagnes englouties une flotte de grands navires noirs faits de roches, et les Hommes s'en allèrent à la guerre.

L'un de ces navires était au large, perdu dans une tempête, quand les Hommes et leur Roi partirent attaquer les Anges. Lorsqu'il revint, l'île des Hommes avait disparu car la colère de Dieu s'était abattue sur elle et tous ceux qui avaient osé poser le pied sur les terres immortelles. L'équipage du navire retourna dans les anciens territoires des Hommes, où

s'étaient déjà établis des survivants, des Hommes de bien, amis des Immortels, et ceux-là fondèrent de nouveaux royaumes, ennemi de l'Œil.

Mais ceux du navire noir se cachèrent le long des côtes et devinrent des esclaves du Mal et des pirates. Ils avaient toujours soif de l'immortalité, et leurs sorciers étudièrent l'alchimie et la nécromancie, espérant allonger la vie humaine, pendant que les capitaines de leurs vaisseaux recherchaient désespérément l'île Bienheureuse. Celle-ci, dit-on, avait disparu du monde, et se trouvait par delà les airs. Alors les sorciers et les marins découvrirent comment faire voler leurs navires, et ils ensorcelèrent le joyau de leur flotte, le vaisseau noir taillé dans la montagne. Cependant, ils ne purent découvrir l'île Bienheureuse.

Et les rois des Hommes de bien leur firent la guerre, et l'un d'eux, le Seigneur des Côtes, les vainquit, et prit leur princesse et leur vaisseau de pierre comme prises de guerre. Il épousa la princesse, mais celle-ci devint une reine mauvaise, elle haïssait son mari, qui était un roi navigateur, et les voiles blanches de sa flotte, et le bruit de l'océan. Elle vivait dans un sombre palais avec neuf chats noirs et un blanc, qui espionnaient le royaume et rapportaient à la reine tous les secrets enterrés. Alors le roi la chassa, et elle fut mise avec ses chats sur le vaisseau noir, et elle disparut sur l'océan une nuit de pleine lune de la mémoire des Hommes de ce temps. À bord, la reine tenta d'atteindre l'immortalité en usant des grimoires de nécromancie et d'alchimie de ses ancêtres sorciers, et l'Œil l'encourageait. Alors elle se damna, car elle mourut tout de même, mais son âme fut prisonnière de son corps qui, bien que mort, restait intact à cause des sorts et des potions.

Alors enfin comprit-elle, mais trop tard, que la destinée des Hommes n'était pas de rester incarné sur cette Terre, mais de poursuivre leur voyage au-delà du Temps et des mondes. Son esprit fut saisi d'une souffrance terrible et implacable, et finalement devint semblable à celui d'un animal sauvage, affamé et enchaîné. Mais la reine continuait à diriger le vaisseau, détruisant tous les navires qui croisaient sa route car elle haïssait les marins qui lui rappelaient son mari, qu'elle voyait comme la cause de tous ses tourments. Et tandis que s'effaçaient les Jours Anciens, que passaient les Immortels et que l'Œil était vaincu, elle traversa les siècles des siècles, sans que jamais son âme puisse quitter cette Terre, emportant sur son sombre navire le souvenir de bien des choses mauvaises.

Je repris lentement conscience, au pied du trône dur et gelé. Kitts avait apparemment disparu. Je me redressai et mon regard croisa celui de la reine. Oui, il y avait bien une âme dans ce cadavre ! Un feu brûlait derrière les iris noir qui auraient dû partir en poussière depuis des millénaires ! Mais quelle sorte d'âme était-ce à présent, abandonnée de Dieu et des Hommes depuis si longtemps ? La lente décomposition refusée au corps avait agi sur l'esprit, et ce n'était plus qu'une ombre pourrie de haine et de douleur qui se cognait aux chairs imputrescibles.

Je reculai lentement, avant de fuir brusquement, désirant plus que tout respirer l'air de la mer et voir le soleil. Il brillait haut dans le ciel bleu et clair, sans parvenir toutefois à réchauffer ce maudit tombeau ! Hatecraft était appuyé contre un mât, et il regardait la rosace au dessus de la porte du château de poupe. Personne d'autre n'était visible. « Hey, capitaine Pearson, quelque chose d'intéressant là-dedans ? Je veux dire, vous y êtes depuis huit heures ce matin, alors... Il reste un ou deux biscuits et un peu d'eau, vous en voulez ? » Il ouvrit son poing, révélant un amas de miettes, et me passa une gourde vide dont la paroi légèrement humide faisait office « d'un peu d'eau ». Je passai ma langue sur le goulot et la jetai au loin, repoussant sa main, et les miettes s'envolèrent au vent. Il ne se formalisa pas de ces gestes, qui témoignaient de ma frustration plutôt que de mon énervement.

Il porta son regard sur l'océan, et continua à parler. « Vous vous souvenez de l'amiral Pound ? Vous escortiez ce fichu convoi, non ? Je veux dire en juillet 42. » J'acquiesçai ; devinant à quoi il voulait faire allusion. L'amiral Pound commandait la Royal Navy en 1942 et avait, à cette occasion, commis une très grave erreur en ordonnant la dispersion d'un convoi pour l'URSS, croyant à l'attaque imminente d'une escadre de navires de surface allemands. Les cargos avaient alors été massacrés par les U-Boots et l'escorte, dont faisait

partie *le Stamford Bridge* n'avait rien pu faire, alors même que les cuirassés allemands attendaient sagement dans leurs bases. « Vous savez, je faisais partie de l'état-major de Pound, à ce moment, et je l'ai vu se disputer avec le capitaine Denning, des services de renseignement. Ils n'étaient pas d'accord sur la position de ce fichu *Tirpiz* et de son escadre. Denning avait raison, mais Pound ne l'a pas écouté, et vous connaissez le résultat. Pauvre amiral Pound ! Je ne sais pas si vous lui en avez voulu à l'époque, mais il fallait le voir. Il n'avait pas dormi ou presque depuis le départ du convoi, une semaine avant, et puis il avait ce foutu cancer au cerveau, alors... Trop de pression, avec l'amiral Moore qui le poussait à dissoudre le convoi... » Je lui demandai pourquoi il me racontait tout ça. « Je ne sais pas. Vous savez, à un moment, il devait être neuf heures du soir, le 3 juillet, l'état-major était rassemblé, et personne, à part Moore, n'était d'accord pour dissoudre le convoi. Alors Pound se tourne vers moi, dans un état de fatigue et de surmenage épouvantable, et il dit : « Hatecraft, avec votre expérience, vous feriez quoi ? » Je regarde Moore et les autres officiers, ils étaient tous plongés dans leurs papiers. Je réponds : « Si le *Tirpiz* s'en mêle, on va droit à la catastrophe. Je pense qu'on devrait dissoudre le convoi. » Et une demi-heure plus tard, quarante cargos se baladaient seuls sans escorte dans l'Atlantique Nord. Onze sont arrivés en URSS ! Et vous savez où était le *Tirpiz* ? Au mouillage dans l'Altenfjord ! »

Mais je n'écoutais plus. Je fixais le soleil, et c'était un œil de feu. Je n'avais pas compris ce que venait de faire Hatecraft. Cette histoire le hantait depuis 1942 et il était persuadé, à tort ou à raison, que ce n'étaient ni l'amiral Pound ni l'amiral Moore qui avait pris la décision de dissoudre le convoi, mais bien lui-même. Il venait de soulager sa conscience, et il s'éloigna en continuant un discours incohérent, entrecoupé de ricanements où revenaient les mots « expérience » et « Altenfjord » ; c'était la dernière fois que je vis le contre-amiral Howard Hatecraft.

Les états d'âme du vieil homme et l'évocation de cette année 1942 m'avaient un moment ramené dans la réalité du XX^{ème} siècle, mais mon esprit ne s'y attarda pas. Je revoyais clairement les visions des Jours Anciens et cela me terrifiait, car j'avais toujours cru que le Mal n'était qu'un sentiment humain, et je découvrais à présent qu'il était bien plus que cela, à la fois terriblement incarné et au-delà du monde et du temps. Pour un temps, le Mal avait été semble-t-il vaincu, et la Terre laissée aux seuls humains. Mais le navire noir était la preuve qu'il survivait tant bien que mal dans ce nouvel univers cartésien et désenchanté et à présent que Dieu, les Anges et les immortels étaient partis, qui allait nous en protéger ?

Je savais que Kitts avait eu les mêmes visions que moi ; il me fallait absolument en parler avec lui. Forts de nos nouvelles connaissances, peut-être pourrions nous élaborer un plan pour fuir le vaisseau ou peut-être même expulser les relents maléfiques qui flottaient ici par-delà cette dimension. Je commençai à chercher le jeune journaliste, et près de la proue, j'aperçus Bargain, un gilet de sauvetage à ses pieds. Je me précipitai pour l'empêcher de sauter, et je le saisis par les épaules, pour découvrir qu'il portait son gilet. Il me montra celui qui traînait à ses pieds. « Hatecraft a laissé ça là, il a dit qu'il n'en aurait plus besoin... »

Je ne restai pas plus longtemps ; Hatecraft, Bargain et Ope pouvaient bien faire ce que bon leur semblait, mais je devais trouver Kitts ! J'empruntai une écoutille, et commençai à l'appeler le long des couloirs obscurs. J'avisai une pièce éclairée, et j'y pénétrai, pour y trouver Ope. Il se tenait debout au centre de ce qui avait visiblement été une armurerie, avec des boucliers, des lances et des épées accrochés aux murs ou posés dans des râteliers. Le quartier-maître m'indiqua que Kitts était passé par là, et avait pris une épée. Je continuai à le chercher, descendant des escaliers et longeant des corridors poisseux, m'enfonçant dans les soutes du vaisseau, sans faire attention à ma direction, jusqu'à ce que je sois complètement perdu. Ma lampe ne donnait heureusement aucun signe de faiblesse, mais je me sentais céder à la panique. Alors, un souvenir de l'homme que j'étais avant me revint, et je souris. En 1946, en visite sur le porte-avions américain *Essex* je m'étais perdu dans les coursives, et il m'avait fallu plus de deux heures pour trouver le carré des officiers.

Soudain Kitts déboucha d'un couloir, un brandon enflammé à la main, et passa devant moi sans me voir. À cet instant, je ne sais pourquoi, je ne l'interpellai pas et le suivis. Il

semblait parfaitement s'orienter, et progressait toujours plus profondément dans les entrailles cavernueuses, jusqu'à atteindre une grande salle bien éclairée, qui devait se trouver au cœur même du navire. Un liquide noirâtre et épais dégoulinait le long des parois, et des vapeurs nauséabondes stagnaient au dessus du sol. Une pile de grimoires reposait sur un gros bloc de pierre taillée au centre de la caverne. C'était ceux-là même qui dormaient la veille dans le terrible laboratoire où nous avons passé la nuit. Kitts les avait amenés ici, mais dans quel but ? Je m'avançai dans la salle et à ce moment j'aperçus, au pied du bloc de pierre, nos pistolets et nos fusils. Je plongeai la main dans ma poche : elle était vide.

Kitts me souhaita la bienvenue d'une voix étrangement monocorde. Je lui demandai pourquoi il avait pris mon arme. « Votre arme, capitaine Pearson ? Je l'ignore, en fait. Simple mesure de précaution... contre quoi je ne saurais le dire. C'est lui qui m'a dit de vous la prendre. » Qui était ce "lui", cela m'importait peu à ce moment, et j'interrogeai Kitts à propos des visions et des Jours Anciens. Il me conta ce qu'il avait vu. Les mêmes immensités temporelles que moi, l'île au milieu de l'océan, sa destruction, et la malédiction qui pesait sur la reine.

Mais il me parla également d'un personnage que je n'avais pas vu, Celui-qui-donne, qui aurait beaucoup à offrir à l'humanité. À la façon dont il en parlait, je compris qu'il ne pouvait s'agir que de l'Œil, et je sus que Kitts avait été entraîné dans ses danses macabres, car à présent il parlait de défier le temps et la mort, et il me décrivit le sentier sans fin qu'il avait cru percevoir et qu'il se proposait d'emprunter. C'était pour cela qu'il avait apporté les grimoires, car à présent il lisait les terribles écritures, et il avait fabriqué une potion, mélangeant les poudres trouvées dans le laboratoire avec d'autres sécrétions infâmes qui coulaient en cascade sur les murs de la salle où nous nous trouvions. Il faisait sans cesse allusion à Celui-qui-donne, et refusa de m'écouter lorsque je lui parlai de l'Œil. Il avait déjà oublié ce qu'il l'avait vu et craint la nuit précédente, ou peut-être était-ce dans son sommeil qu'il avait été empoisonné par les mensonges ? Son excitation grandissait, et bientôt il en vint à décrire d'autres visions. La reine obsédait son esprit ; il s'était épris de sa beauté mortuaire, et l'avait rêvée vivante et à ses côtés pour l'éternité. Dans son délire nécrophile il parlait de rendre la chaleur au cadavre, et de redonner à l'âme une vie incarnée. Je ne doutai plus que c'était l'Œil qui lui inspirait tous ces blasphèmes, et tentai encore de le convaincre. Mais il ne voulait plus m'entendre.

Il ramassa mon pistolet, l'arma, et le pointa dans ma direction, m'intimant le silence. Et il prononça les terribles formules, et même sa faible voix leur donnait un écho d'une puissance diabolique. Des choses enfouies s'éveillaient à nouveau, et grattaient le long des murs de notre monde pour le rejoindre et quitter le néant où elles étaient confinées depuis les Jours Anciens, et chaque mot que prononçait le jeune homme les rapprochait de nous. Une fois l'incantation terminée, il porta une coupe à ses lèvres, dans laquelle il avait préparé le breuvage maudit. Je savais qu'il ne faisait plus du tout attention à moi, car le bras qui tenait le pistolet était retombé, et je fonçai sur lui. Ce fut la plus terrible erreur commise par un Homme depuis des millénaires, dont les conséquences étaient et sont encore incalculables par mon esprit en attendant le jour fatidique. Car alors que je me jetais sur Kitts, le liquide incolore jaillit de la coupe d'argent, éclaboussant mon visage, et je bus ! Je bus ce qu'il ne fallait à aucun prix, était-ce la mort, boire !

Je ne puis croire qu'il s'agissait d'un accident, à présent. Un instant, je cédai au mensonge et à la tentation, et reniai Dieu en refusant la mortalité. J'étais à terre, et Kitts également, essayant sans espoir de récupérer un peu de la boisson damnée. Alors, l'Œil l'abandonna et se tourna vers moi. Je vis le visage de Kitts se révolter, car il comprenait à présent, faible esprit utilisé par le Mal et rejeté comme un outil à présent inutile. Il poussa un cri animal, empli de la plus atroce désespérance, et s'enfuit. Je restais seul, hagard, fixant la roue de feu qui tournait victorieusement au plus profond de moi. J'étais maudit jusqu'au jour du Jugement Dernier, et mon âme allait pourrir lentement dans la plus terrible des prisons, ma propre chair et mon propre sang, à jamais préservés. Je n'avais plus rien, je n'étais plus rien, je ne pouvais plus rien espérer.

Le vaisseau noir fut secoué d'un tremblement terrible, et les murs autour de moi se lézardèrent, comme si tout allait s'écouler. Je voulus fuir la caverne, à la recherche du soleil. Je trouvai instinctivement la sortie, mais sur le pont tout était mort à mes yeux. L'air, promesse de vie, m'étouffait ; je pouvais regarder l'astre solaire sans me brûler les yeux car il ne m'éclairait plus. La roche qui constituait le navire se fissurait complètement, de grandes crevasses s'ouvraient sur le pont, et les gargouilles des vergues se détachaient, s'écrasant en poussière autour de moi. Ope et Bargain accoururent vers moi, poussant de grandes exclamations : le navire perdait de l'altitude.

Alors retentit un long cri, terrible et suraigu, déchirant mes tympan. Et je compris la signification de ce hurlement : la reine était libre ! Ma damnation signifiait sa délivrance, dans une incompréhensible justice divine. Mais qui suis-je pour comprendre l'indicible, pauvre âme suppliciée ! Je me précipitai au château arrière. Tous les vitraux étaient tombés, le pont était jonché de verre bleu. Je n'hésitai pas une seule seconde, et franchis la porte. Kitts était allongé sur les dalles noires, son corps terriblement désarticulé, un rictus d'effroi déformant atrocement le visage. Je me penchais sur lui ; ses paupières étaient ouvertes, mais il n'y avait rien derrière. Seulement du vide, car il avait vu ce que personne n'avait jamais vu, et que personne ne verrait jamais plus, à moins que je ne sois un jour libéré à mon tour : les restes d'une âme, presque plus humaine, assoiffée de guérison, traversant le monde matériel le temps d'un éclair avant de rejoindre l'au-delà.

Bargain entra, et cria que nous touchions l'eau. J'abandonnai le cadavre de Kitts, et me retrouvai moins d'une minute plus tard à flotter sur le Pacifique, avec Ope et Bargain, tandis que le navire noir s'enfonçait rapidement dans les flots. Alors j'eus terriblement peur, car je croyais que j'allais me noyer, que mon corps allait couler à pic et que le fond de l'océan l'accueillerait pour être mon implacable prison. Mais Dieu ou le démon m'avait choisi une autre destinée, et cinq heures plus tard le cargo français *Duché de Rohan* repêchait les trois survivants du *Stamford Bridge*.

EPILOGUE

Le 6 mars 1947, le USS *Miskatonic*, un cuirassé américain croisant au large de l'Australie, coula le sous-marin allemand U-996. Les quinze survivants expliquèrent que leur commandant avait décidé de continuer la guerre au côté des Japonais après la capitulation allemande. Le commandement militaire nippon leur avait alors très obligeamment indiqué un certain nombre de caches de ravitaillement disséminées un peu partout dans le Pacifique. Les raisons pour laquelle ils avaient décidé de poursuivre la guerre après la cessation totale des hostilités étaient peu claires, mais il semblait bien que ces hommes aient été rendus fous par certaines rations japonaises droguées.

Quoiqu'il en soit, l'annonce de la découverte et de la destruction de l'U-996 sauva de l'embarras l'Amirauté britannique, qui peinait à expliquer pourquoi le HMS *Stamford Bridge* avait disparu à la suite du HMS *Demeter*. Le témoignage des trois survivants, dont moi-même, qui dérivèrent seuls et sans même un canot très loin de la route suivie par le *Stamford Bridge*, était en effet très peu clair et ne pouvait absolument pas satisfaire l'opinion.

Il y a maintenant sept ans que nous sommes passés à travers les flammes, et le terrible séjour à bord du vaisseau noir a transformé nos vies et notre perception du monde à jamais. Michael Bargain est celui d'entre nous qui a eu le plus de chance, quoiqu'il ne le saura jamais. Il fut frappé d'amnésie totale, et lorsqu'il reprit son métier, il devint l'un des plus grands reporters de notre époque, remportant le Pulitzer en 1952. Le quartier-maître Edgar Ope quitta la Royal Navy et entra dans les ordres. Cela lui a apporté, je crois, un peu de paix.

Je n'ai pas cette chance. J'ai été interné à l'hôpital du docteur Seward, à Purfleet, à mon retour en Angleterre, un médecin ayant jugé mon état mental « désastreux ». Tous les jours, j'erre dans l'asile, et les couloirs me rappellent les sombres coursives du vaisseau noir, et les rires des déments les musiques infernales. L'Œil, les visions, les tambours qui résonnent dans ma tête me laissent peu de répit, et je vis dans la crainte permanente de la mort, ou plutôt de la non-mort, que je sais inéluctable. John Kitts a été pris par l'Œil, mais je crois que là où il est, il pourra guérir de ses souffrances. Quant à moi, peut-être me faudra-t-il attendre qu'une autre âme soit maudite pour recouvrer ma destinée d'Homme et la paix. Mais cela est-il seulement possible, et puis-je bâtir un espoir sur quelque chose d'aussi abject ? Sans doute lorsque je ne serai plus qu'une âme hurlante cherchant à fuir un corps enfermé dans un cercueil, j'aurai moins de scrupules.

Ce que je crains le plus c'est d'être brutalement sevré de mon cher opium, qui me rend ma conscience et mon calme par intermittence, et m'a permis d'écrire. Hélas, ses effets sont éphémères, et ne me suivront pas dans ma non-mort ! Cela a été un effort terrible que de ressasser ces souvenirs, que j'essaie sans y parvenir d'oublier, et ce récit est sans doute mon dernier éclair de lucidité avant l'insupportable attente de la Fin et de la Rédemption.

Alan Pearson, 25 mars 1954

TABLE DES MATIERES

1.	Prologue	5
2.	Première partie : La fin du <i>Stamford Bridge</i>	7
3.	Deuxième partie : Dans les profondeurs du Vaisseau Noir	15
4.	Epilogue	23